

Monsieur le Vice-Recteur,  
Madame la Doyenne de la Faculté des Arts,  
Chers Membres du cortège d'honneur,  
Chers collègues,  
Chers diplômés,  
Chers amis,

Dans cette université du Québec à Montréal, et dans cette ville de Montréal, que j'aime tant, l'une et l'autre, je suis venu en toutes saisons, avec les divers vêtements de circonstance, mais j'avoue n'avoir jamais été aussi élégamment vêtu, d'un habit aussi intemporel, aussi solennel. Ma mère ne m'aurait pas reconnu... Mon père m'aurait félicité d'avoir enfin sur le dos une tenue correcte...

Lorsque, en 1992, à l'invitation de Rose-Marie Arbour, Doyenne de la Faculté des arts, je donnai ici pour la première fois un cours, avec Mario Côté comme assistant, j'étais bien loin d'imaginer que vingt-et-un ans plus tard, je me trouverais honoré par vous, d'une semblable façon, par un tel titre. Et si on m'avait prédit un tel événement, je me serais demandé par quel mystère, quel cours imprévisible de mon existence, pourrait bien m'y conduire. Assurément, l'honneur que vous me faites est pour moi une surprise et, lorsque j'ai appris la démarche qui était entreprise par Louise Poissant, Monique Régimbald-Zeiber et Mario Côté, mon premier réflexe a été de me retourner pour vérifier qu'il ne s'agissait pas de quelqu'un d'autre que moi, et je me suis interrogé sur ce qui pourrait me le faire mériter. En récapitulant l'histoire de mes relations avec l'UQAM jusqu'à ce jour, il m'est apparu que c'est dans cette université, plus que dans tout autre institution où j'ai eu l'occasion d'enseigner, que j'ai eu le plus de plaisir à le faire, et que j'ai trouvé les enjeux les plus stimulants pour satisfaire mon goût – peut-être ma vocation – pour la pédagogie.

Si j'ai fait mes études à Paris – Sorbonne et Ecole des Hautes Etudes –, principalement pendant les belles années qui ont précédé Mai 68, et le profond bouleversement de l'enseignement supérieur en France, je me plais à penser qu'aujourd'hui, c'est à l'UQAM que je serais un étudiant très heureux. D'ailleurs, c'est par passion pour les études et pour la vie estudiantine, que j'ai cherché dans l'activité

de professeur, une façon de rester toujours un étudiant. Etudiant, je l'ai été le plus longtemps possible, jusqu'aux abords de la trentaine, passant à la biologie animale auprès de Rémi Chauvin, après avoir eu pour maîtres André Martinet, Algirdas-Julien Greimas, Roland Barthes et Claude Lévi-Strauss, dans ma formation principale, en linguistique et en anthropologie. S'il est arrivé un moment où j'ai renoncé à la carrière universitaire qui s'ouvrait à moi, pour faire droit à mon impératif d'être d'abord un créateur, pratiquant plusieurs disciplines, comme les matières à l'école, je dois à ma structuration mentale par les sciences humaines, le besoin de questionner chaque langage – cinéma, arts visuels, littérature – comme autant de champs esthétiques, théoriques et techniques, dont m'intéressent à la fois leur spécificité centrale, et les zones périphériques, frontalières. C'est probablement ce dialogue que j'entretiens entre pratique et théorie, et, dans la pratique, entre plusieurs moyens d'expression, qui m'a valu de me voir confier par le ministère de la Culture français, la mission de concevoir et de diriger une école d'arts visuels et médiatiques, de cinéma et de création numérique, d'un genre nouveau : ce fut Le Fresnoy-Studio national des arts contemporains.

Au fil des années, et des invitations qui m'ont été faites de venir enseigner à l'UQAM, à la Faculté des arts, auprès de vos étudiants de tous niveaux, depuis le bac jusqu'au doctorat – je me souviens avec émotion de la soutenance de sa maîtrise par Claire Labonté, une extraordinaire artiste peintre –, c'est une sorte de seconde vie, parallèle à celle que je mène en Europe – principalement en France et en Italie –, qui me conduit régulièrement ici, où j'ai la joie de retrouver des amis, des habitudes, les salles de cours, les cafeterias et aussi, dans le voisinage, mes restaurants favoris, les librairies où je fais des trouvailles, les salles de cinéma, les magasins où je m'approvisionne en denrées courantes, avec le sentiment de rentrer chez moi. Il y a désormais deux constantes dans ma vie montréalaise : mes riches relations avec l'UQAM, et ma présence chaque année au FIFA, Festival international du film sur l'art, dont le fondateur René Rozon, est devenu un ami. Montréal est assurément, avec Paris, la ville où j'ai eu les occasions les plus nombreuses et les plus diverses de me manifester comme artiste, comme cinéaste, comme écrivain, comme enseignant

(l'UQAM est d'ailleurs le seul lieu où je continue d'enseigner) : je ne peux oublier ma lointaine sélection pour la première édition du Festival des Films du monde, puis mes participations au Festival du nouveau cinéma, au Mois de la photographie... Je ne peux non plus oublier l'exposition rétrospective de mes travaux d'artiste qu'organisa Claude Gosselin, dans le cadre des 100 jours, au Centre international d'art contemporain, ni mes expositions à la Galerie Optica, avec l'artiste montréalais Gilbert Boyer, ou celle, plus récente, à la Cinémathèque du Québec. Mes liens n'ont jamais été interrompus avec les deux personnes qui m'ont accueilli pour les deux premiers cours, en 1992 et 93 : Rose-Marie Arbour, Doyenne de la Faculté des arts à l'époque, est restée une amie très chère, dont j'admire les travaux d'historienne de l'art. Quant à Mario Côté, artiste aujourd'hui reconnu, dont je tiens en grande estime les œuvres de vidéaste et de plasticien, devenu professeur, et en ce moment même, directeur de l'École des arts visuels et médiatiques, il m'a fidèlement accompagné dans tous les cours que j'ai donnés – j'en compte environ une dizaine –, et son amicale présence m'est toujours indispensable. Il est aussi le réalisateur de deux films remarquables qu'il a consacrés à mon travail d'écrivain. Le second des cours que j'évoquai, celui qui eut pour thème les chutes de Niagara, en 1993, a donné lieu cette année à la petite célébration de son 20<sup>e</sup> anniversaire, en présence de Rose-Marie Arbour et d'Anne-Marie Ninacs, une de mes étudiantes à l'époque, qui devient professeur à l'UQAM ces temps-ci. Ces deux cours successifs ont été pour moi le laboratoire d'expérimentation et de vérification du projet pédagogique du Fresnoy-Studio national des arts contemporains, cette école dont l'incubation a donc eu lieu ici : je relate cet épisode décisif dans un livre publié l'an passé sur l'histoire du Fresnoy, intitulé *L'impératif utopique*.

Par la suite, et surtout dès que Louise Poissant est arrivée au poste de Doyenne de la Faculté des arts, avec son dynamisme, son enthousiasme, sa générosité, les échanges entre l'UQAM et Le Fresnoy-Studio national, désormais en pleine activité, n'ont cessé de se multiplier, de se diversifier, de s'enrichir. Aux étudiants de l'UQAM qui, suite à mes cours, sont venus effectuer de brefs séjours au Fresnoy, s'ajoutent ceux qui se sont présentés pour devenir des étudiants en titre, et pour un cursus de

deux ans. A ma connaissance, tous les candidats en provenance de l'UQAM ont réussi le concours, d'ailleurs très sélectif, avec environ un admis pour dix postulants, en provenance de quelques 45 pays. Ces jeunes Québécois se sont révélés des étudiants remarquables : je pense entre autres, à Sylvie Chartrand, à Véronique Béland qui, l'une et l'autre, ont pu d'ailleurs prolonger leur séjour en France en obtenant diverses bourses et propositions d'exposition. Grâce à l'initiative de Pierre Gosselin, à l'engagement enthousiaste de Louise Poissant, avec qui je partage une grande complicité intellectuelle, et d'Yves Jubinville, attentif à nos enjeux communs, je suis particulièrement heureux qu'une entente ait été conclue entre l'UQAM et le Studio national, pour un doctorat en pratiques artistiques ouvert à des étudiants français qui peuvent venir ici suivre les enseignements de théorie et de méthodologie, avec réciprocité pour des étudiants canadiens qui pourront être accueillis au Fresnoy, et avoir accès à nos moyens de production professionnels. Ce doctorat co-piloté avec l'UQAM, où il fut créé en 1997, va nous permettre de conduire les premiers candidats français à ce titre : en effet, ce cursus n'a été souhaité par le ministère de la Culture français que récemment, et nous bénéficions ainsi de vos critères et de votre expérience.

Toujours grâce à Louise Poissant, à Mario Côté et, cette fois-ci, avec l'engagement de Pierre Tremblay, professeur à l'Université Ryerson de Toronto, nous avons monté une importante série de colloques triangulaires. Après *Ensemble / Ailleurs*, qui a réuni des représentants des trois institutions à Toronto, un nouveau cycle de colloques en trois volets, avec pour thème général la lumière, a commencé au Fresnoy (ce fut *Lumières des Lumières*), tandis que le deuxième volet s'est tenu cette année à l'UQAM : ce fut *Lumières de la ville*. Le troisième temps de notre réflexion aura lieu à Toronto en 2016, et il traitera la lumière comme métaphore du savoir et de l'esprit.

Je dois à l'éminent romancier et poète Pierre Ouellet, titulaire de la Chaire de recherche en esthétique et poétique du Canada, professeur à l'UQAM, spécialiste de littérature comparée, l'invitation à participer en tant qu'auteur aux divers prestigieux

colloques internationaux qu'il organise régulièrement. Il offre généreusement une place à mes textes dans la revue qu'il a créée, *Les Ecrits*. Il dirige les recherches de certains de ses étudiants sur mes œuvres littéraires, dont il est un lecteur exceptionnellement pertinent : son érudition et son envergure intellectuelle m'impressionnent.

Je dois aussi dire ma reconnaissance et mon amitié à l'excellente Louise Déry qui, dans la Galerie de l'UQAM, laquelle a la chance de l'avoir comme directrice, avait accueilli les jeunes artistes d'une des premières promotions sortie du Fresnoy, lors d'une exposition que visita la ministre de la Culture française de l'époque. Et cela avant que, en cette année 2013, décidément marquée d'une pierre blanche, Louise Déry me propose une exposition personnelle, sans doute une des plus importantes pour moi, de ces dernières années. Nous avons déjà apprécié Louise Déry, comme commissaire d'une exposition Michael Snow, au Fresnoy, coproduite avec l'UQAM ; elle sera à nouveau présente chez nous comme commissaire d'une exposition sur la scène artistique montréalaise.

Grâce à l'artiste Christine Palmieri, mes travaux sont visibles dans sa revue en ligne d'arts médiatiques et de cyberculture, *Archée*, dont la ligne éditoriale allie l'originalité et l'exigence.

Comme on le constate, ce sont essentiellement des liens personnels d'estime réciproque et d'amitié, qui ont permis les riches collaborations au niveau des institutions. Je suis d'ailleurs convaincu que c'est souvent la petite histoire des affinités électives, dans la vie privée, qui finit par contribuer à la grande histoire des événements de la vie publique.

C'est ici, à Montréal au Québec, que j'ai découvert l'Amérique, et cela sans complètement quitter la France. C'est ici que j'ai mis pour la première fois le pied sur le continent américain, avec ce privilège d'y retrouver la langue française, parlée et défendue avec plus d'énergie et d'invention que nulle part ailleurs. L'immersion dans

la langue française du Québec, est un plaisir que je n'épuise pas, et que j'essaie de faire partager à mes compatriotes, leur faisant valoir ce qui se joue ici, pour le devenir de notre langue, à partir de ses racines les plus authentiques, les plus vivantes. Si je dois absolument trouver, non pas une justice, mais un peu de justesse à l'honneur que vous me faites, Chers Amis, c'est peut-être dans mon engagement affectif et inlassable pour l'enrichissement et le resserrement, par tous les moyens possibles, des relations artistiques, culturelles, amicales et fraternelles entre le Québec et la France.

Pour ce moment si important pour moi, si émouvant, je vous remercie tous.

Alain Fleischer